Franz-Olivier Giesbert



M. IEPRESIDENT

Scènes de la vie politique 2005-2011

Flammarion

Extrait de la publication

Franz-Olivier Giesbert

Scènes de la vie politique 2005-2011

Avec ce livre, je n'ai pas l'intention d'ajouter une pierre à toutes celles qui font déjà tas autour de Nicolas Sarkozy, comme sur un terrain de lapidation.

Cet homme étrange, qui file devant le vent, a, de toute évidence, des talents et même des qualités. l'ai essayé de raconter « N. le maudit » tel que je l'ai vu, avec ses grandeurs, ses petitesses et ses ridicules.

Me suis-je trompé? N'ai-je pas forcé le trait? Mon portrait n'est-il pas honteusement caricatural? Chaque fois que je termine un livre politique, je me pose les mêmes questions.

À vous de répondre.

F.-O.G., mars 2011

Monsieur le Président

Scènes de la vie politique (2005-2011)

DU MÊME AUTEUR

- Un très grand amour, Gallimard, 2010; Folio, 2011.
- Le Lessiveur, Flammarion, 2009; J'ai lu, 2010.
- Le Huitième Prophète ou les Aventures extraordinaires d'Amros le Celte, Gallimard, 2008; Folio, 2009.
- L'Immortel, Flammarion, 2007; J'ai lu, 2008.
- La Tragédie du président, Flammarion, 2006; J'ai lu, 2007.
- L'Américain, Gallimard, 2004; Folio, 2006.
- L'Abatteur, Gallimard, 2003; Folio, 2006.
- Mort d'un berger, Gallimard, 2002; Folio, 2004.
- Le Sieur Dieu, Grasset, 1998; Livre de Poche, 2000, Folio, 2007.
- François Mitterrand, une vie, Seuil, 1996, 2011; Points, 1997.
- Le Vieil Homme et la mort, Gallimard, 1996; Folio, 1997.
- La Souille, Grasset, 1995; Livre de Poche, 1997; Folio, 2008.
- La Fin d'une époque, Fayard, 1993; Points, 1994.
- L'Affreux, Grasset, 1992; Livre de Poche, 1994; Folio, 2008.
- Le Président, Seuil, 1990; Points, 1991.
- Jacques Chirac, Seuil, 1987; Points, 1995.
- Monsieur Adrien, Seuil, 1982; Points, 1991.
- François Mitterrand ou la tentation de l'histoire, Seuil, 1977; Points, 1990.

Franz-Olivier Giesbert

Monsieur le Président

Scènes de la vie politique (2005-2011)

Flammarion

© Flammarion, 2011. ISBN: 978-2-0812-5953-9

« Entreprends gaiement et sans peur le voyage incertain de la vie, de l'amour et de la mort. Et, rassure-toi, si tu trébuches, tu ne tomberas jamais plus bas que la main de Dieu. »

Michel Tournier

« Les Français semblent des guenons qui vont grimpant contremont un arbre de branche en branche, et ne cessent d'aller jusqu'à ce qu'elles sont arrivées à la plus haute branche, et y montrent leur cul quand elles y sont. »

Montaigne



Avant-propos

J'ai toujours été un journaliste connivent. La chose est assez mal vue par une partie de ma profession qui pense que, pour bien connaître la classe politique, il vaut mieux ne pas la fréquenter : cette école, qui a ses fidèles, préfère éditorialiser en chambre plutôt que de se laisser corrompre ou même distraire par la réalité. C'est moins dérangeant.

Comme certains de mes collègues, quand je vais à la chasse aux informations, je dîne avec des politiciens que, pour aggraver mon cas, je tutoie. J'ai donc beaucoup dîné avec Nicolas Sarkozy et, d'aussi loin qu'il m'en souvienne, je le tutoie. À trente ans, Sarkozy n'était qu'un condottiere en blazer que Jacques Chirac couvait, avec d'autres, du coin de l'œil. Il avait toujours le même sourire commercial et forcé, signe de ralliement de notre civilisation de la fausseté. Je n'aurais jamais parié sur lui alors que j'étais prêt à miser gros sur des figures de la génération précédente de la droite, comme Alain Juppé et Philippe Seguin. L'un avait la tête : l'autre, le coffre. On a vu le résultat.

Nicolas Sarkozy, lui, n'avait pas grand-chose, hormis la volonté d'arriver. Une volonté sans bornes dont l'expérience nous apprend qu'elle peut très vite tourner à vide. C'était au demeurant ce qu'il moulinait, du vide, mais avec autorité, en travaillant bien ses dossiers. Il connaissait toujours le dernier chiffre. Il avait réponse à tout. Loin de moi l'idée de mépriser ou de railler cette ardeur à la tâche. Pour parvenir à ses fins, il aura sans doute été, même s'il n'est pas le moins doué, celui qui se sera donné le plus de peine.

Mais pour quoi faire? C'est toute la question que pose la course folle qu'il a entamée, le nez sur le guidon, depuis son accession à l'Élysée. Il ne sait pas où il va, mais il y va sur les chapeaux de roue, en fendant l'air, avec une énergie dont on peut se demander si, le temps aidant, elle n'est pas devenue celle du désespoir. Il fait le spectacle, un spectacle qui donne le tournis. Il est comme les champions cyclistes qu'il vénère tant. C'est déjà bien si on le compare à certains rois fainéants qui l'ont précédé. Mais ce n'est pas assez pour convaincre.

Avec ce livre, je n'ai pas l'intention d'ajouter une pierre à toutes celles qui font déjà tas autour de lui, comme sur un terrain de lapidation. Cet homme, qui file devant le vent, a, de toute évidence, des talents et même des qualités. Dans les pages qui suivent, j'essaierai de raconter « N. le maudit » tel que je l'ai vu, avec ses grandeurs, ses petitesses et ses ridicules.

Il n'a pas ruiné le pays, il ne l'a pas mis non plus à feu et à sang. Il a géré avec une maestria certaine la crise économico-financière de 2008. Il a lancé plusieurs réformes importantes, comme le processus d'autonomisation des universités, le service minimum dans le secteur public, l'allongement de l'âge de la retraite à soixante-deux ans ou la mise en place du RSA (revenu de solidarité active). Il a donné des coups de pied dans les fourmilières administratives et

mis fin à cette mauvaise pente que dégringolait la France depuis plus de trente ans, en augmentant toujours plus les dépenses publiques, ce qui l'amenait, pour les payer, à emprunter, donc à s'endetter. Il ne s'est pas agité pour rien.

Après plus de trois ans d'un règne souvent foutraque, il a même su se métamorphoser. Jusqu'à enfiler, depuis l'automne 2010, les habits de président de la V^e République, qu'il n'avait pas encore sortis de l'armoire.

Nicolas Sarkozy a tant de métier et de force de conviction qu'il peut très bien retourner la situation et être réélu en 2012. Rien ne l'abat jamais ; il renaît toujours. Sa vitalité ne peut que fasciner.

Pourquoi, alors, tant de haine contre cet homme? On a rarement vu un pouvoir autant vomi, moins pour sa politique que pour la personne de son chef, qui hystérise tout. J'ai cherché à comprendre.

Étais-je le mieux placé pour cette tâche? Je dois à la vérité de dire que nos rapports sont très particuliers: nous avons eu, comme on dit, quelques hauts et pas mal de bas. Un épisode parmi d'autres, que j'ai au demeurant pris à la farce : un soir de 1994, lors d'un dîner à Bercy dans son appartement de fonction du ministère du Budget, il m'a menacé comme lui seul peut le faire. Après que j'eus émis les plus grands doutes sur les chances d'Édouard Balladur, son candidat à la présidence, il s'est subitement levé de table et, avec la semelle de sa chaussure, a feint d'écraser quelque chose sur la moquette : une blatte, un cloporte ou Dieu sait quoi, qu'il réduisait en bouillie sous son pied. «Tu vois, mon petit Franz, avait-il dit, quand on aura gagné, c'est ce qu'on fera avec toi. » Il ne plaisantait pas. Si je ne lui en ai pas tenu rigueur,

c'est que, contrairement à beaucoup de confrères, je considère qu'il est normal de recevoir des coups de la part des puissants, après qu'on leur en a porté. Surtout des coups comme ça, qui ne font pas mal. Au surplus, j'ai toujours aimé cette franchise qui tranche avec la sournoiserie de la vie parisienne. Nicolas Sarkozy vous prend toujours de face : à la loyale. C'est aussi un affectif et on pardonne toujours aux affectifs.

Je dois encore à la vérité de dire que, dès les premiers mois de sa présidence, il n'a cessé, si j'en crois les gazettes ou ce qui m'est revenu aux oreilles, de harceler le propriétaire du journal où je travaille et mes employeurs de la télévision publique pour qu'ils me virent de toute urgence, sous prétexte que j'étais – je le cite – un « rat d'égout » ou un « pervers fétide ». Il a même assuré à des amis communs qu'il allait me « détruire » ou – c'est une de ses expressions favorites – s'« occuper de moi ».

Les matins où la sonnette a retenti plus tôt que d'habitude à mon domicile, je ne me suis pas pour autant mis à trembler en pensant qu'un magistrat ami du pouvoir m'avait trouvé des poux et que ses sbires étaient derrière la porte, avec un mandat d'amener. Les colères du président ne font que passer; elles n'ont jamais tué personne. Au risque de décevoir, je suis convaincu que le sarkozysme n'est pas un poutinisme et qu'il n'a même rien à voir.

De ses colères, je ne lui ai donc pas tenu rigueur, comme je n'en ai pas voulu à François Mitterrand d'avoir déclenché contre moi un contrôle fiscal ou de m'avoir mis sur écoutes téléphoniques parce qu'un de mes livres, écrit au vinaigre, n'avait pas eu l'heur de lui plaire : tel est le prix à payer pour notre indépendance, j'allais dire nos médisances ; il n'est, j'en conviens, pas bien lourd.

La politique étant le théâtre de toutes les traîtrises, ces gens-là sont à cran et, tels les rois shakespeariens, s'en prennent au premier qui leur tombe sous la main. Un jour, c'est moi. Le lendemain, un autre. Après, un troisième. Alors que j'arrive à la fin de ma course, au temps de la hauteur et de la nostalgie, les vitupérations de Nicolas Sarkozy résonnent comme autant d'hommages à mon métier, celui de dire les faits ou leur fait au prince, surtout quand il est ivre de luimême.

C'est ce que je vais tenter de faire ici sans passion, avec un souci d'équité et d'honnêteté.



1

La bonne vague

« Il y a des politiciens qui, si leurs électeurs étaient cannibales, leur promettraient des missionnaires pour le dîner. »

Henry Louis Mencken

C'est un jour d'été, moins d'un an avant son élection à la présidence de la République. J'ai rendez-vous avec le futur candidat à l'Élysée dans son bureau du ministère de l'Intérieur. Par la porte-fenêtre, le jardin nous appelle. Il fleure bon le gazon coupé et tout chante dans l'air mou, la fontaine, les oiseaux, les mouches, les feuilles des arbres.

Ne pouvant résister à l'attrait du jardin, Sarkozy finit par se lever et me fait signe de le suivre : « On sera mieux dehors pour parler. » Parler avec Sarkozy consiste, en vérité, à l'écouter parler. C'est pourquoi il a si souvent fait le bonheur des journalistes, contrairement à Mitterrand qui prenait plaisir à les interroger indéfiniment, pour les flatter et les embobiner, sur la géopolitique et l'avenir du monde, de sorte qu'ils ressortaient de leurs entretiens avec lui bredouilles sauf les plus vaniteux, qui, bien sûr, étaient conquis.

Après avoir chaussé ses Ray-Ban, demandé un Coca light, allumé un gros cigare et posé ses pieds sur une chaise, il m'explique pourquoi il sera élu à coup sûr :

- « Depuis que je suis sorti du peloton, j'entends les malins me dire : "Attention, tu t'es échappé devant, tu vas prendre plein de vent dans la gueule." Je leur réponds : "Les gars, j'ai déjà été derrière. Figurez-vous qu'il y a aussi du vent derrière." Maintenant, dis-toi bien, ça va s'accélérer, je vais creuser l'écart.
 - Pourquoi?
- Parce qu'il y a aujourd'hui quatre thèmes porteurs pour être élu président : la sécurité, l'immigration, le pouvoir d'achat et l'éducation. J'en tiens déjà deux, les deux premiers. Je piquerai le troisième, le pouvoir d'achat. La gauche dit : "Travaillez moins pour gagner moins." Moi, je vais dire : "Travaillez plus pour gagner plus." Et l'affaire sera faite.
 - Pourquoi ça marcherait?
- Parce que c'est un discours qui porte, je l'ai déjà testé en province. C'est ce que les gens veulent entendre. Je parlais de vélo tout à l'heure, mais je crois que pour la politique, c'est la métaphore du surf qui convient le mieux. Je suis comme un surfeur qui cherche la bonne vague. Quand je suis dessus, plus rien ne m'arrête. Eh bien, avec le pouvoir d'achat, il y a une chose dont je suis sûr : je l'ai trouvée, la vague. »

La vague... Je suis alors sidéré par sa candeur, son machiavélisme, son ton aussi, celui du directeur de la centrale d'achat d'une chaîne d'hypers. La politique est un marché, il a bâclé son offre. Je sais bien que les politiciens valent souvent mieux que ce qu'ils disent, mais bon, tout Sarkozy est là, dans ce mélange de cynisme et de trivialité. Paraphrasant Churchill, Nixon aimait dire que le peuple suit l'homme d'État alors que le politicien, lui, suit le peuple. À l'aune de cette définition, Sarkozy est un politicien qui prépare la prochaine élection et non pas les générations à

venir. Il voit court. Inutile de chercher à le classer, il ne cesse de s'adapter à l'air du temps. Il n'est ni jacobin ni bonapartiste ni atlantiste ni gaulliste ni ultralibéral. Pour les besoins de sa cause, il est simplement prêt à revêtir alternativement tous les oripeaux. Ceux qui cherchent à le réduire à un système seront un jour ou l'autre démentis, voire ridiculisés.

Longtemps, il ne s'est passionné que pour l'étape suivante, comme il l'a confié un jour au philosophe Michel Onfray 1: « Quand j'étais jeune militant, au fond de la salle, je voulais être devant. Quand j'étais devant, je voulais être sur la scène. Quand j'étais sur la scène, je voulais être à la tribune. Quand je me suis trouvé à la tribune, j'ai eu envie de plus, de mieux, de la marche d'après. Je suis fait comme ça... »

Et maintenant qu'il est en haut des marches, l'œil rivé sur l'horizon de la prochaine élection présidentielle, il ne songe qu'à sa popularité et il est prêt à tout pour la gagner. Au meilleur comme au pire. Quitte, s'il le faut, alors qu'il est au plus bas dans les sondages, à lancer, pendant l'été 2010, une croisade nationale contre les Roms. Une communauté impopulaire qu'il stigmatisera au point d'organiser à son sujet une réunion sous son autorité, au palais de l'Élysée.

C'est le politicien le plus talentueux, et de loin, de sa génération, capable de modeler à sa guise le débat et le paysage national. Mais si on gratte, on peine à trouver dessous l'homme d'État au service de convictions fortes, fussent-elles impopulaires. Il adoptera toujours celles qui servent ses intérêts du jour avant de les jeter et de passer à d'autres, dans un tourbillon infernal qui, souvent, étourdit ses adversaires.

^{1.} Philosophie Magazine, avril 2007.

Toujours en campagne, le président surfeur cherche l'occasion qui lui permettra de rebondir, de recruter, de rassembler à nouveau. Un coup, il attend tout du rôle qu'il surjoue sur la scène médiatique internationale, mais non, il lui faudra vite déchanter, les Français s'en fichent. Alors, va pour la sécurité, l'identité nationale ou autre chose, comme s'il fallait sans cesse donner des os à ronger au peuple pour l'occuper ou le séduire.

Le président surfeur n'a qu'une ambition : plaire. Il n'est jamais que dans la conquête, même quand il vient d'être élu avec 53 % des suffrages. La tragédie de Sarkozy, c'est celle des rois qui voulaient être aimés. C'est pourquoi il supporte si mal la critique, à peine l'approbation. C'est pourquoi il surréagit à tout ce qui se rapporte de près ou de loin à sa personne.

Sous mon olivier

« On n'a guère à craindre d'un homme qui menace beaucoup en paroles, le silence est plus dangereux. Quand la colère enflamme trop l'esprit, elle enflamme moins le cœur ; tout est porté au-dehors, tout s'exhale par la bouche et tout s'échappe des mains. »

Alexander Pope

J'ai noté la date : le 27 janvier 2008. C'est un dimanche qu'éclaire une lumière pâle et frisquette. Il me semble que la montagne, trônant sous les fils d'or, a pris tout le soleil pour elle. Il faut se contenter des restes. Je suis chez moi, en Provence, et je taille mes oliviers. Souvent, après leur avoir coupé une grosse branche, je les caresse et ils me rendent quelque chose que je ne saurais définir, une vibration, un plein bon Dieu d'amour. Je ne voudrais pas faire mon Giono, mais ces arbres et moi faisons partie de la même famille. On se comprend sans avoir même à se parler.

Il est treize heures passées quand mon portable sonne. C'est l'Élysée. Une belle voix féminine m'annonce qu'elle va me passer le président de la République. Après les civilités d'usage, Nicolas Sarkozy prend soudain sa voix des mauvais jours : « Je veux te parler d'un article de Patrick Besson que tu as publié dans ton journal. Un truc pas digne de vous, un truc immonde, répugnant, dégueulasse, y a pas de mot pour ça. »

Moi, hypocrite: « De quel article parles-tu? »

Lui, glaçant : « Tu sais très bien lequel. »

Moi, toujours hypocrite: « Non. »

Lui : « Celui sur Carla, l'autre jour. Il faut que tu saches que je méprise ce type et que le jour où je ne serai plus en fonction, une des premières choses que je ferai, ce sera d'aller lui casser la gueule. »

Moi : « Allons, dans quelques semaines, tu l'auras déjà oublié. »

Lui, haussant le ton : « Non, je n'oublierai pas. Jamais! Jamais! Tu m'entends? Jusqu'à la fin de mes jours! »

Il est dans un tel état qu'il me paraît judicieux de ménager une pause. Après un petit silence, il reprend sur le même ton, menaçant :

- « Jamais je n'oublierai non plus que cet article a été publié sous ta responsabilité.
- Je l'assume tout à fait. En plus, Besson est mon ami.
 - Toi, tu as toujours eu de ces amis!»

Patrick Besson fait partie de la catégorie que j'appelle celle de mes « vieux amis ». Un magnifique écrivain, un grand cœur et un mauvais esprit, qui tuerait pour un bon mot. Mon expérience professionnelle m'a appris que les chroniqueurs qui ont la plume la plus cruelle sont souvent des êtres très doux, sans aucune méchanceté : rien ne leur étant plus étranger que la vanité, ils n'ont pas conscience du mal qu'ils font. C'est le cas de Besson. Il suffit, pour s'en convaincre, de croiser son regard un peu brumeux,